

Paris brûle-t-il ?

Ce serait pratiquement inutile de rappeler ce sinistre terrible de Notre-Dame de Paris dont parleront demain les journaux du monde entier, si celui-là ne nous interpellait pas une nouvelle fois sur la propre fragilité de notre patrimoine bâti ou tout simplement muséographique ou archivistique.

Ainsi voilà pour un homme qui s'est intéressé toute sa vie aux choses du passé, qui connaît le contenu d'a peu près toutes les archives de la Vallée et qui plus est, est au courant de l'essentiel de la production photographique concernant cette région, de quoi raviver ses angoisses nocturnes les plus tenaces, le jour, heureusement, dans le plein de la vie active, l'oubli étant plutôt de rigueur.

Or donc, cette connaissance de notre passé régional, nous amène à comprendre que notre patrimoine architectural en a pris un fameux coup dans le temps, non seulement par les transformations qu'ont apportées les hommes à leurs maisons, non seulement par celles que délibérément ils ont démolies, et là que de massacres injustifiés aussi, mais surtout par celles qui ont disparu dans un incendie, maisons ou carrément voisinages.

On peut imaginer qu'en plus d'un ou de plusieurs bâtiments, à chaque fois disparaît en même temps des meubles ainsi que quantité d'objets de toutes sortes, témoins de la vie d'autrefois, avec en prime, pourrait-on dire, des photos et des documents de haute valeur. Des listes de ces tragiques disparitions existent, jamais complètes hélas, et surtout pour ces vieux temps où la trace de ces sinistres n'a même pas toujours été signalée par un écrit quelconque, ou un témoignage est si ténu qu'il faut quelque miracle de lecture d'un vieux registre de procès-verbaux pour le découvrir.

Et ainsi, tous ces ravages par le feu, mis bout à bout, constituent une mise à mal massive de notre ancien bâti. On peut rappeler ici le plus gros de nos incendies qui fut celui du 18 juillet 1858 qui ravagea une bonne moitié du village du Lieu, avec 34 bâtiments détruits, dont l'église, la cure et l'Hôtel de Ville. On connaît la multitude des disparitions des voisinages du Chenit, dans la région de Derrière-la-Côte en particulier, ravagée à maintes reprises. On sait les deux grands incendies du village de l'Abbaye, en 1833, avec 11 bâtiments de détruits et celui de 1966, où une bonne partie de l'ancien village, celui-là même qui avait été construit sur l'ancien monastère, disparut. On n'oublie pas non plus les trois incendies du Pont, au XIXe, en 1834 et par deux fois en 1842. On garde mieux encore en mémoire, par ce que nous ont raconté deux vénérables aïeules, les incendies des Charbonnières, dont le plus important, du 11 septembre 1900, devait détruire l'entier du quartier du haut du village.

On rappellera encore l'incendie de l'église du Sentier du 23 mars 1898. Et l'on n'oubliera pas non plus les incendies de forêts qui ravagèrent autrefois des pans entiers de nos massifs. Ici néanmoins, la nature se charge de panser ses plaies avec une rapidité qui impressionne toujours.

Et cette multitude de sinistres a fini par nous atteindre en notre chair. Elle a fait que nous ne serons plus jamais vraiment tranquille quant au sort de nos vieux bâtiments, ceux dont on peut avoir la responsabilité ou ces autres de la collectivité, eux tous pouvant être un jour ou l'autre la proie des flammes. Et il ne suffit pas de dire comme certain analphabètes que cela n'a qu'une importance relative, puisque l'on peut reconstruire, et en mieux. Car ce qui était, d'origine souvent, avait une âme que l'on ne peut pas recréer de manière volontaire et artificielle. Ce sont ainsi des poutres très anciennes, faites à partir d'arbres qui avaient poussé en des âges canoniques. Ce sont des dates ou des dessins sur la tête des vieilles poutres, une patine, des formes qui dénotent la manière dont on travaillait, des assemblages uniques que l'on ne pratique plus. Et à tout cela, rajoutez la destruction de ce que pouvaient contenir ces bâtiments, pour les églises bien naturellement les cloches et les vieilles pendules, celles-ci témoignant du génie précoce de nos horlogers en grand, capables à l'époque de construire de tels mouvements aussi bien que les spécialistes d'outre-mont-Tendre ou d'outre-Risoud.

Mais plus encore, on ne remplacera jamais ces documents qui souvent en même temps que les bois de nos maisons, furent la proie des flammes.

Il faut néanmoins reconnaître que par un miracle quasiment inouï, nos archives publiques furent en général épargnées. Certes, on connaît l'incendie partiel de l'église du Lieu de 1691 où le coffre contenant les archives de la commune disparu dans les flammes avec tout son contenu. Mais ce cas semble particulier et pour l'ensemble les destructions seraient plutôt à mettre au compte de la négligence des humains, secrétaires communaux en particulier qui n'étaient pas toujours conscients de la valeur de la matière dont ils avaient la charge et qui procédèrent parfois à des éliminations vraiment sauvages.

Mais malgré ces derniers propos assez rassurant, l'angoisse demeure, et pour parer à celle-ci, rien d'autres que de limiter au maximum les risques auxquels sont soumis tous ces bâtiments, tous ces objets, tous ces documents et pousser les conditions sécuritaires à l'extrême. On pourrait aussi peut-être, si cela ne s'est pas déjà fait et de manière systématique, établir un registre des lieux les plus remarquables sur lesquels il faut veiller en priorité, et la manière dont il faudrait intervenir le plus rapidement possible afin de sauver ce qui pourrait l'être. Nous parlons ici de l'ensemble des interventions à venir de nos diligents responsables du service du feu.

Il n'empêche que la crainte demeure. Et qu'on peut transposer les terribles images du sinistre de Notre Dame sur l'une ou l'autre de nos églises, l'une ou l'autre de nos maisons anciennes. Le pire, sur chacun de ces édifices où il y aurait ces documents irremplaçables dont on parle ou ces objets d'une irremplaçable valeur patrimoniale.

Mais tel en fait est le lot de l'humain, d'avoir été marqué par des expériences personnelles, ou par ce que les anciens ont pu lui raconter, et désormais de n'être plus jamais tout à fait tranquille. Certes, on se force à ne pas imaginer le pire, à

faire comme si tout était éternel, autant que nous-mêmes, ce qui est plus pathétique encore. Mais on reste néanmoins convaincu au fond de nous-mêmes que l'avenir n'offre ni n'offrirra jamais aucune garantie, et que peut-être un jour, nous devons à nouveau affronter la réalité effrayante de quelque sinistre en cours.



Notre dame en feu dans cette soirée pathétique du 15 avril 2019.



Ce jour-là, 25 février 1966, le vieux village de l'Abbaye achève de se consumer.



L'Epine, ferme foraine située au-dessus des Charbonnières, disparaît dans les flammes en cette matinée de juin 2000.